

Maurice Clavel: *Ce que je crois*. Grasset, Paris, 1975. 318 p.

Du «Ce que je crois» de Maurice Clavel, le douzième de la collection après le «Ce que je crois» de Jacques Duclos, je retiens surtout ici, à des fins littéraires, le récit de conversion. Il n'occupe qu'une place restreinte dans le livre (les premières pages). Mais, on s'en doute, il «commande» tout le reste, dix ans après l'événement qui a eu lieu un certain jour de mai 1965.

La bibliographie sur le phénomène de la conversion est énorme: pour la seule Bibliothèque Nationale de Paris, celui qui s'intéresse à la question doit consentir à passer quelques jours devant les fichiers des matières. Qui voudrait se rendre compte de la complexité du phénomène et des multiples approches dont il a fait l'objet, n'aurait qu'à lire le remarquable article (sans aucun doute le meilleur du genre) de P. Hadot dans *Encyclopedia Universalis*. Cependant, je ne crois pas que les sémiologues aient encore étudié les *structures narratives* des récits de conversion au même titre et par le même éclairage que d'autres récits, tels que les récits bibliques (cf. les travaux collectifs des Séminaires de Greimas et de Barthes). Il y aurait là de quoi satisfaire les sourciers du texte les plus avides. Le récit que Clavel fait de sa conversion, constituerait une pièce de choix à verser au dossier. Sans préjudice des nombreux points de vue déjà bien connus des sciences humaines, philosophiques et théologiques (pourquoi ne pas prévenir tout de suite les susceptibilités inutiles), les récits de conversion (politique ou religieuse; dans le cas de Clavel, religieuse) relèvent du *discours* (autre chose serait de dire «la conversion est un discours» et surtout «n'est qu'un discours»). *Discours* au sens où Roland Barthes l'entend quand, pour le langage amoureux

(sujet d'un de ses derniers séminaires), il distingue *discours* et *écriture*:

«Je parlerais, dit Barthes, d'un discours amoureux, mais jamais d'écriture amoureuse. *Le discours, c'est un ensemble de figures, c'est-à-dire des configurations de raisonnements, d'images qui sont à cheval entre un contenu et une forme, mais ce n'est pas du pur signifiant comme dans l'écriture. Le discours amoureux, c'est une structure d'énonciation où se rassemblent les différentes possibilités qu'a le sujet humain pour se placer dans ce qu'il dit*» (*Entretien exclusif, dans Le Figaro Littéraire, 5 juillet 1975*).

De ce point de vue, le récit de Clavel, comme tous les autres récits d'ordre politique ou religieux, présente un intérêt certain. Le familier de cette littérature y reconnaît sans peine «l'ensemble de figures» dont parle Barthes. En voici les plus fréquentes auxquelles le récit de M. Clavel ne fait pas exception (cf. p. 9-12): *l'instantané et la violence du phénomène bien localisé* (vers une heure et demie de l'après-midi, prenant un café sur le divan, mai 65): «Je peux dire ce que j'ai fait, ce qu'on m'a fait, non ce qui m'a fait... lorsqu'on me demande quelle fut mon aventure spirituelle, je répons: *Je fus décapé comme un évier priant* qu'on imagine les sensations d'un évier sous un décapant» (p. 264); *la sensation physique de ce qui se passe* («la foudre»); *l'ambiguïté du mode de connaissance* («Dois-je dire la foudre?»; «Je ne suis même pas sûr que j'aie vu l'éclair»; «Je fus soulevé, lancé au loin, écrasé. J'en eus du moins le sentiment... comme si...»; «Pendant - faut-il dire pendant?». La locution hypothétique «comme si» est typique de cette forme de récit. *Une perception différente du réel, une certaine irréalité dans la réalité, où l'irréel, comme l'invisible dans*

le visible, se joint au réel non pour l'an-nihiler mais pour donner sens, énergie, libération: «... Comme si tout se pas-sait dans un temps et dans un espace indivisibles... De quel savoir, je l'ignore. Mais je n'ai pas tout à fait perdu conscience... comme s'il y avait aussi une durée». Conscience donc d'un certain temps, d'un certain espace, d'une certaine durée, mais en même temps perte de conscience du temps, de l'espace, de la durée habituels: «En revenant à moi – mais quand étais-je à moi?... Il s'était passé des heures...». *Un sentiment de rupture* qui unit les choses plus qu'elle ne les éloigne: «L'état mit environ vingt heures à disparaître. Une distance, un écran, une cassure invisible d'avec le monde lui suc-céda, qui ne gênait en rien ma vie, et même la libérait...». Des *métaphores* pour décrire l'état qui conduit à la méta-morphose: «une nuit, un silence distinct de tous les autres par le rapport de l'infini au fini». *L'intelligence de l'événement* «après» l'événement: «... tout cela, je l'ai su après». *L'appel à une médiation*, cette fois spirituelle et non médicale ou médicinale ou neuroleptique comme tant de fois «pendant cinq ans [où] je fus fou, idiot, suicidant, suicidaire, gibier d'hôpi-taux ou d'asiles» (p. 13). Médiation qui lui commande de continuer à remplir ses «occupations... comme si de rien n'était» (p. 12). Un *sentiment de lucidité* qui prévoit ou prévient tout jugement psychanalytique négatif (p. 15) ou permet de résister à l'interprétation réductrice de l'événement: «... l'illustre théorie du phantasme compensateur et de l'opium du peuple...» (p. 13). Sentiment de lucidité qui éclaire «cette longue agonie qui m'a conduit à croire» (p. 13), cette «longue et grave maladie de quatre ou cinq ans, qui coïncida avec ma conversion, qui fut ma conversion même» (p. 216). Lucidité que Clavel, lui aussi, reconnaît comme une «grâce», «... mais modeste et cou-

rante... Rare, au plus, chez les agrégés de philosophie...».

Enfin, le récit de sa conversion, il le fait plutôt dans le sens du «conferi-enuntiari-vitam-suam» augustinien, et non à titre d'agrégé de philosophie. Récit à l'origine d'un projet («le premier... depuis... dix ans», p. 17), d'un projet *altruiste* sans intention de tout prosélytisme s'il faut en croire l'auteur, ayant un double souci (p. 22-23): libérer Dieu pour mieux libérer l'homme mais aussi «repandre humblement, après deux siècles, à de nouveaux frais, l'effort de Kant, tel qu'il nous l'a résumé dans la *Critique*» (cf. p. 16 où Clavel énonce sa thèse). C'est là l'objet du «Ce que je crois» de M. Clavel lequel, selon lui, tient dans le *Credo* (p. 17). – Un dernier élément important à souligner concernant le récit et tout le livre, on le trouve dans l'*Avertissement* du début: «... la forme de cet ouvrage, méditation ininterrompue, familière, intime, presque parlée, en tout cas rédigée sans documents, avec des citations de mémoire...» (p. 8).

J'ai dit que je m'en tiendrais ici à mettre en relief les éléments du récit que Clavel fait, après tant d'autres, de sa conversion. En dépit des remarques pré-ventives de l'auteur et compte tenu de ses caractéristiques propres, ce récit de conversion est bien dans la tradition littéraire du genre.

Bien entendu, pour la plupart des lec-teurs, le «Ce que je crois» de Clavel n'est pas d'abord exercice sémiologique. Le premier intérêt du livre est ailleurs. Je laisse à d'autres le soin de discuter ou de mettre en exergue les nombreux thèmes de ré-flexion qu'offre cette sorte d'autobiogra-phy, bien particulière, conçue et située dans l'immense contexte de l'histoire de la pensée occidentale. Car – mis à part l'événement de la conversion, point à la fois central et culminant de la vie de Clavel – c'est bien dans cette perspective d'ensemble que l'auteur évoque quelques

traits de ce qu'il est convenu d'appeler la petite histoire. A partir du «Ce que je crois», les biographes n'auront pas de mal à construire un *Maurice Clavel*: l'étudiant à Henri IV et à Normale Sup., le professeur de philosophie, le romancier, l'auteur de théâtre, l'essayiste, le journaliste – sans oublier les petits couplets de sexualité, par-ci par-là – mais aussi le militant politique (ses rapports avec de Gaulle), l'«annonciateur», puis le contestataire de mai 68 (cf. p. 227–229, 233–237: la signification ultime qu'il en donne ne ralliera pas tout le monde, mais tel n'est pas son but!), le disciple-critique de Kant, Pascal, Kierkegaard, l'ennemi de tout dogmatisme de la pensée quel qu'il soit, de gauche, de droite, du centre. Enfin et surtout le converti, le croyant au-delà de toute raison. Après cela, faut-il s'étonner de sa sympathie, de sa ferveur même (mais ... toujours critique) pour Michel Foucault (cf. p. 122 ss, 140 ss, 206)? Avec *Les Mots et les Choses*, tout redevient possible: recommencer à penser (p. 123). La citation qui suit donne à le croire tout en ramenant le lecteur à l'intention initiale de Clavel au moment d'écrire son «Ce que je crois» (p. 31: après Simone Weil et plus loin qu'elle, «nettoyer la religion chrétienne non pas *par* mais *de* la philosophie»):

« Michel Foucault fait naître, condamne à mort et fait mourir devant nous, au long d'un siècle et demi, en son architecture anarchique ou plus précisément son anarchie architecturée, cette mixture freudo-marxisto-husserlo-sartro-heideggeriano - logistico - structuraliste, que, pour ma part j'avais trouvée là, sans plus, et comptais réfuter élément par élément et à plat. C'est donc bien, comme chez Kant, l'extirpation radicale – par la racine – de toutes les philosophies précédentes, et sans doute de toute philosophie possible. Mais c'est

peut-être mieux que chez Kant. Ou du moins je distingue deux différences qui doivent tenir à la date des deux ouvrages, à la place des deux penseurs dans l'Occident. Ce déracinement, chez Kant, est une réfutation, cependant qu'il suffit à Foucault, pour détruire, de décrire et d'engendrer au long de l'Histoire: on voit naître, mal naître, et mourir les doctrines. C'est donc presque plus parfait » (p. 130–131).

Parmi les critiques «de lancée» (selon l'expression de Barthes), le titre le plus suggestif aura sans doute été: «Un nouveau Pascal» (*Le Monde*). Les collectionneurs de «pensées» se plairont à découvrir des phrases lapidaires. A leur intention, quelques points de repère: p. 18, 25, 30, 61, 86–87, 95–96, 98, 101, 106, 301–303, 306.

Une chose est sûre: le livre de Maurice Clavel qu'on dirait écrit d'un seul souffle, avec une âme de feu, dans un spasme retenu depuis longtemps par quelque force à la fois étrangère et personnelle et qui arrive enfin à s'exprimer, ce livre ne laisse personne indifférent, soit pour «accrocher», soit pour irriter. L'auteur en est bien conscient (cf. p. 13 et 23).

O. Brabant
Copenhague

Emmanuel Jacquart: *Le théâtre de dérision*. Gallimard, Collection «Idées», Paris 1974. 313 p.

«Un disparu, un académicien, un prix Nobel. Un demi-succès, une réussite, un triomphe.» C'est par ce double tryptique, aux volets à la fois distincts et convergents, qu'Emmanuel Jacquart, professeur à Harvard, commence son brillant essai sur *Le théâtre de dérision*. Trois étiquettes. Un triple bilan. Pour trois auteurs d'une